

LA CORNE DU DIABLE

F.GAFANIELLI



F. GAFANIELLI

La Corne du Diable

© F. GAFANIELLI, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8692-0

Couverture : Simon Garot

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Ami lecteur,

À la nuit tombée, lorsque tu te retrouves seul dans ta chambre, exténué par cette journée de cours et ces devoirs que tu viens juste de terminer, tu te laisses finalement tomber sur ton matelas douillet et tu fermes les yeux. À cet instant ne sens-tu pas sur ta peau comme un effleurement, une étrange caresse ? Ou bien n'es-tu pas enveloppé par un froid aussi soudain que fugace ? Pourtant la fenêtre est bien fermée ! Et cette musique cristalline qui te traîne bien malgré toi aux portes du sommeil, d'où vient-elle ?... Enfin, te voilà endormi. Mais pendant que tu dors à poings fermés, une voix forte t'interpelle et te fait sursauter : hé ! oh ! Ou encore c'est ton prénom qui résonne dans la pièce. Tes cheveux se dressent sur ta tête. Tu es paralysé au fond de tes draps, te demandant qui est caché sous ton lit... Mais es-tu vraiment dans ton lit ?

N'es-tu pas plutôt couché au pied d'un de ces arbres géants qui peuplent les forêts du royaume d'Arcolan, l'un des dix Mondes créés par le démiurge Rajarpad ? Ou peut-être es-tu allongé entre les deux « gardiens », ces monolithes de pierre noire qui gardent l'entrée de la crypte de la vallée des Falaises Blanches, où rôdent d'inquiétantes créatures. Tu réponds à cela que c'est impossible. Tu es bien dans ton lit. Mais je te le répète : en es-tu si sûre ? Alors, dis-moi, d'où viennent cette caresse, cette fraîcheur, cette musique, cette voix ? N'est-ce pas plutôt la douce main de la belle et jeune Esclarmonde que le cruel Roscelin veut brûler en l'accusant d'hérésie ? N'est-ce pas le souffle frais de la bise qui descend des Montagnes Bleues aux confins de la cité de Sunahara tant convoitée par le maître de Ragore, le terrible Célérate ? N'est-ce pas la chanson de l'Oriane, cette rivière magique aux effluves dorés que les ennemis de Solèle, la reine du royaume, veulent à tout prix détruire ? N'est-ce pas la voix de Lohan ou de Thomas, ces deux adolescents jetés bien malgré eux dans le royaume d'Arcolan et qui comme toi se complaisaient dans leur petit univers douillet de ce siècle où l'enfant est roi, confortablement installé dans son insouciance ? Que te veulent-ils ? Peut-être, te dire qu'ils sont toujours vivants, mais pour combien de temps ? Qu'ils luttent chaque jour pour survivre. Qu'ils sont prisonniers dans les entrailles de la Corne du Diable ou qu'ils combattent comme des gladiateurs dans les arènes de la Forteresse du Trépas. Combien ils regrettent maintenant leur vie de potaches ! Peut-être qu'ils te crient de prévenir leurs parents, leurs amis. Ou te prévenir, toi, mon jeune ami, qu'il existe d'autres Mondes qui

s'emboîtent avec le nôtre comme des poupées russes et que tout au fond d'un étang gît une immense porte qui brille comme l'argent et qui t'avale pour te jeter dans un univers que tu ne soupçonnerais pas . Alors mon jeune ami, si tu désires continuer à vivre ta vie dans le nid douillet que t'ont construit tes parents, ne t'approche jamais d'une pareille porte ! Mais si tu as assez de témérité, si tu cherches des sensations fortes, des amitiés indéfectibles, alors saute à pieds joints dans le royaume d'Arcolan.

Partie I

Chapitre I

Un audacieux coup de force

Hautpoul brûlait. Simon de Montfort, après avoir pris la ville, l'avait laissée aux mains des routiers, ces mercenaires écumaient les chemins offrant leurs services à qui payait le plus. Une poignée de croisés normands étaient restés pour tempérer l'ardeur des brigands et protéger les deux ecclésiastiques chargés de convertir les hérétiques cathares à la vraie religion, celle décrétée par le pape.

Roscelin l'inquisiteur et Enguerrand, le moine qui le suivait comme son ombre, avaient allumé les premiers bûchers où se consumaient les corps de ceux qui n'avaient pas abjuré leur foi.

Depuis deux jours, une odeur pestilentielle rampait dans les ruelles de la cité, se mélangeant aux lambeaux de brumes hivernales.

À ce rythme, Hautpoul serait bientôt vidé de sa population, car aucun de ses habitants, même sous la torture, ne renierait ses croyances.

Un peu à l'écart du château, on avait entassé, dans la plus haute maison du bourg, les derniers condamnés qui demain matin devaient être conduits au bûcher.

Cette demeure n'avait pas été choisie au hasard par Aubery, un des lieutenants de Montfort, outre le fait qu'elle se situait sur un escarpement qui dominait la ville, ses murs paraissaient solides. Elle ne possédait que deux ouvertures étroites sur le devant, et sa porte, renforcée par des bandes de métal et une énorme serrure de bois, offrait une belle résistance. Autant dire qu'il était difficile de s'en évader !

Esclarmonde était restée là où le soldat l'avait jetée, prostrée, le nez soudé au sol, elle respirait la terre. Mieux valait l'odeur de la terre, à celle, infernale, des brasiers qui consumaient les siens. L'inquisiteur n'avait pas eu pitié d'elle, pourtant elle n'était qu'une enfant de treize ans. Le bourreau s'était acharné sur son corps, lui arrachant des lambeaux de chair, mais juste assez pour éviter qu'elle ne meure et surtout pour qu'elle puisse encore crier son abjuration. Mais elle avait tenu bon et c'est avec une grimace de dégoût que le moine Enguerrand l'avait attrapée par les cheveux et traînée jusqu'à la salle de garde.

— Tu renieras ta foi dans les flammes, lui avait-il cruellement chuchoté à

l'oreille, comme l'ont fait ton père et ta mère.

À l'évocation de ses parents, Esclarmonde tressaillit, cela lui fit plus de mal que la main du bourreau. Maintenant, elle pleurait doucement, les lèvres collées sur la poussière. Elle pesait de tout son corps sur le sol dans l'espoir qu'il l'engloutisse, mais la terre ne voulait pas d'elle, elle était destinée au feu.

Derrière la porte, elle entendit les deux hommes de garde éructer et rire aux éclats et leurs rires étaient pires que cette prison froide et obscure.

*

Montaillou chassa d'un revers de main une goutte de sueur qui se balançait à un de ses cils et tira sur la corde pour hisser Authies sur le petit promontoire rocheux qu'il occupait.

— Tu es sûr de toi ? questionna-t-il. Elle est bien dans la maison du forgeron Tourette ?

— J'en suis certain. Si nous n'avons pas pu sauver ses parents, au moins essayerons-nous de la sauver, elle. Et si quelque chose de mauvais devait se passer, je préférerais lui ôter la vie plutôt que de la voir se tordre dans les flammes... foi de *Parfait*¹.

— Tu feras ce que ton cœur te dictera, mais cela ne sera pas chose si aisée. Pas comme si tu devais estourbir un de ces maudits croisés. Mais assez parlé ! redonne la corde à nos compagnons et aide le prochain à se hisser jusqu'à nous. Je continue l'ascension, car nous ne tiendrons jamais à sept sur ce modeste rocher. Rendez-vous derrière la bâtisse de Tourette et surtout pas un bruit !

Montaillou remisa son arc sur son dos et essuya ses doigts humides sur sa tunique de velours noir. Il dégagea son épée qui s'était prise dans les plis de sa cape pendant qu'il grimpait puis enfouit sa longue chevelure dans sa capuche.

À partir de là, la corde n'était plus nécessaire, une vire étroite, de la largeur d'un homme, s'élevait en pente douce jusqu'à la demeure du forgeron. L'accès n'était pas sans danger, des langues de brouillard qui léchaient le sentier taillé à même la pierre, le rendaient extrêmement glissant. Heureusement, la nuit n'était pas encore tombée. Si les calculs de Montaillou étaient bons, l'obscurité devrait gagner Hautpoul après qu'il eut pris pied au sommet du pic rocheux. À ce moment-là, si tout se déroulait selon ses plans, elle constituerait une alliée

précieuse.

Authies regarda la silhouette sombre de son ami se démener au milieu des tourbillons de brume que sa cape chassait derrière lui comme le ferait l'étambot d'un navire. Il se pencha au-dessus du vide et émit une suite de sons secs et rapides, censés imiter le chant d'un engoulevent. Il tendit l'oreille, les mêmes stridulations s'élevèrent péniblement jusqu'à lui. Alors il arrima solidement la corde à un arbrisseau et la jeta par-dessus le précipice. Lorsqu'il sentit la première secousse, il s'arc-bouta contre un rocher et commença à tirer, ramenant à lui un autre de ses compagnons.

C'était Coucouliègne, le plus jeune de la bande, le plus intrépide, et le plus imprévisible. Il gardait toujours un sourire en coin, un signe de dérision que ses adversaires prenaient, à tort, pour une marque d'immatunité alors qu'au combat il était impitoyable. Il ne fallait pas le quereller, c'était un bretteur hors pair.

— Tu sais ce qu'il te reste à faire, lui dit Authies, en lui désignant le cordage. Puis, après un court silence, il ajouta : là-haut, pas d'imprudence, tu feras ton devoir, ni plus ni moins, compris ?

Coucouliègne hocha la tête, mais son éternel sourire voulait dire tout autre chose, ce qui exacerba Authies : « foutu gamin ! » maugréa-t-il, puis il se jeta sur le chemin à la poursuite de Montaillou.

Adossé au mur de l'ancienne forge qui servait de prison aux hérétiques, le chevalier du temple qui avait épousé la cause cathare tentait de garder son équilibre sur l'étroite bordure de pierre qui courait le long de la maison. Seuls ses talons le maintenaient solidement arrimé au sol. Le bout de ses grands pieds, à l'image de sa stature imposante, pointait vers le vide. De ce côté-ci, la façade donnait sur l'abîme, et aucun garde n'oserait s'y aventurer. Montaillou laissa plonger son regard dans le fond de la vallée. Il écouta, plus qu'il ne vit, l'Arnette couler avec fracas cent mètres plus bas. La nuit montait vers lui, elle poussait devant elle six formes noires qui se mouvaient en silence.

*

Devant l'unique et imposante porte de la forge, les deux *rouliers*² ripaillaient. Après quatre jours de combats où les troupes des Faydits³ les avaient malmenés, les harcelant de jour comme de nuit, tels des essaims de guêpes, ils étaient

épuisés. Jamais de leur vie de soudards, ils n'avaient rencontré pareille résistance. Aussi peu leur importait le sort des hérétiques, « ils n'avaient que ce qu'ils méritaient ». Ce soir les deux mercenaires savouraient leur victoire et leurs gobelets de bois étaient pleins de ce bon vin de Limoux qui commençait à leur obscurcir les sens.

L'un d'eux se leva en titubant et disparut dans une des ruelles qui longeaient le *castrum*⁴. Il revint avec un morceau de branche incandescent qu'il avait volé à un des brasiers. Il se dirigea vers les torches accrochées de part et d'autre de l'entrée, un sourire jubilatoire sur les lèvres. Puis, après avoir éclairé les lieux, il lança le tison par l'étroite ouverture qui donnait dans la pièce où étaient entassés les prisonniers.

— Un avant-goût de ce qui vous attend ! lança-t-il au travers de la lucarne, ponctuant ces mots d'un rire indécent.

Son compagnon se trémoussa sur le tronc d'arbre qui lui servait de siège. Hilare, il renversa du précieux breuvage sur sa tunique. Il était tellement ivre qu'il bascula en arrière, sa tête heurta un tonnelet de vin qui éclata, aspergeant sa tignasse d'un liquide rouge-rubis, tandis que son gobelet alla se perdre dans les touffes de thym qui constituaient l'unique végétation de ce sol ingrat. Il essaya de se relever, lorsqu'un puissant coup d'épée le cloua à terre, puis il vit une ombre se pencher sur lui et le regarder mourir, sans paraître éprouver la moindre pitié. D'un geste sec, Coucouliègne récupéra sa lame qu'il essuya sur le pourpoint de sa victime. Il se tourna vers Montaillou qui traînait le corps du second soldat au bord du précipice, avant de le jeter dans le vide.

Le sinistre cri de l'engoulement retentit à nouveau. Cinq silhouettes sortirent des ténèbres, armes au poing. Elles se placèrent sous la chaude lumière des torches qui faisait danser leurs ombres sur la façade de pierre. Montaillou donna une poussée sur la porte qui résista.

— M'aurait étonné, grommela-t-il, c'eut été trop beau ! Tarabel ! Marly ! emparez-vous donc de cet arbre qui servait de chaise à ces deux infâmes mercenaires et défoncez-moi ce porche !

Les deux hommes plantèrent leur épée en terre et saisissant le tronc comme un fétu de paille le jetèrent contre la serrure de bois. L'huis, malgré sa robustesse, céda et pivota d'un quart de tour sur ses gonds, livrant l'obscurité d'une partie de

la pièce aux regards inquisiteurs des chevaliers. Ce coup-ci, la porte ne résista pas à la charge de Montaillou et s'ouvrit en grand.

Authies décrocha un des flambeaux et, bousculant ses compagnons, se précipita dans la maison.

Les prisonniers pris de panique, persuadés que les routiers, sous l'effet de la boisson, voulaient en finir avec eux, s'étaient recroquevillés aux quatre coins de la forge. Esclarmonde était restée vautrée sur le sol, perdue dans sa souffrance, indifférente à ce qui se passait autour d'elle, imperméable à toute forme d'espérance.

Authies se débarrassa de la torche en la confiant à Tarabel qui l'avait suivi et s'agenouilla près d'Esclarmonde.

— C'est moi, ton oncle. Sois courageuse, relève-toi mon enfant. Il est l'heure de quitter ce lieu maudit.

Mais la jeune fille ne réagissait pas, alors excédé, Authies s'écria :

— Bon sang ! Esclarmonde, nous avons pris des risques pour venir te chercher !

Et n'en pouvant plus de voir sa nièce ainsi murée dans son silence, il la souleva d'un coup et la chargea sur ses épaules.

Authies était dans la force de l'âge et son immense carrure imposait le respect, il avait déjà l'expérience des vieux combattants, il avait le sens du commandement, mais sa soumission et sa fidélité envers son ami Montaillou étaient sans limites. Il faut dire que ce dernier l'avait maintes fois tiré de la potence souvent dressée pour sa vie de débauche et de rapines. Aussi Authies lui reconnaissait-il le droit de s'imposer en tant que chef. Tous deux avaient combattu les troupes de Saladin en Orient, jusqu'à ce que, écœuré par tant de haine, Montaillou brûle sa tunique de templier et rentre au pays.

On peut dire que les horreurs de la guerre, avaient fait grandir Authies en sagesse, il avait rejoint la communauté cathare et endossé l'habit des Parfaits. Comme ses semblables, il revêtait la toque. De longs cheveux gris et une barbe qu'il n'entretenait guère lui donnaient un air bourru. Il s'était juré de ne plus toucher à une épée, mais sa promesse vola en éclats lorsque l'Église porta la